

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Amour](#), [Autoportrait](#), [Bonheur](#), [Départ à Londres](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcs et Jardins](#), [Poésie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Solitude](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[1. Abbeville, Samedi 1er juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[4. Londres, Mercredi 5 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-02

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je rentre de ma promenade solitaire.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°
16/12-14

Information générales

Langue Français

Cote

- 78-79, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/18-24

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription N°2 Dimanche 2 juillet 10 heures du soir

Je rentre de ma promenade solitaire. Il n'y a presque plus personne à Paris, et je ne vais pas chercher ce qui y reste. Le bonheur, les affaires ou la solitude. C'est un blasphème de placer ces trois mots l'un à côté de l'autre. Le bonheur ne doit jamais être nommé que tout seul ; rien ne lui ressemble. Mais sans bonheur, et à défaut des affaires, j'aime bien mieux la solitude que le bavardage des indifférents. Je sais qu'on ne la supporterait pas longtemps, que l'âme s'userait vite à vivre ainsi à ses propres dépens et de sa seule substance. Mais finir seul sa journée se promener deux heures sans rien regarder, sans rien dire, n'entendant que le bruit de ses pas n'écoulant que cette voix intérieure qui nous entretient de notre passé ou de notre avenir, c'est assez doux. Dans les affaires mêmes, un peu de solitude est bonne ; il faut un moment chaque jour, secouer tous les jongs ne relever que de soi-même, permettre à sa pensée cette liberté insouciant qui lui conserve seule toute son originalité et sa grandeur. Gouverner n'est pas labourer. On s'hébéte à avoir toujours la main sur la charrue et l'oeil sur le sillon. C'est un grand vice de notre organisation politique en France que ce travail incessant, ce défaut absolu de loisir auquel nous nous sommes condamnés. A faire un tel métier, on se sent devenir machine soi-même et on tombe bientôt au dessous de sa tâche pour n'avoir pas su ou pu, de temps en temps, la laisser là et n'y plus songer. Je vous assure Madame qu'au milieu des plus pressantes affaires, une heure de conversation avec vous n'importe sur quoi serait, tout plaisir à part, le régime le plus sain du monde. à la vérité, ce n'est pas là de la solitude.

Lundi 3. 10 h du matin. Voilà votre lettre d'Abbeville. Je ne serai pas seul aujourd'hui. Que vous êtes aimable ! Je voudrais vous le dire à mon plein gré. Mais je n'en ferai rien. Cette lettre n'ira cependant pas par la poste ; elle vous sera portée par le jeune homme dont je vous ai parlé, M. Nettement, qui va passer trois semaines en Angleterre et vient de me dire qu'il partait demain. Un moment, il m'a semblé que dans cette confiance, je vous parlerais comme nous nous parlions ici. Cela ne se peut ; j'y renonce. Ces mains étrangères, quelque sûres qu'elles soient Ces chances lointaines, inconnues, tout cela refoule dans le cœur les choses qui auraient le plus envie d'en sortir. Il y a un degré de vérité, de liberté, qui ne souffre aucune entremise. C'est déjà trop quand on est ensemble, que la nécessité de

rédigier ses sentiments en phrases et de les envoyer à deux pas en entendant le bruit de sa voix. L'âme ne passe jamais tout entière dans cette manifestation extérieure, et au moment même où elle parle, elle aspire. Surtout à être devinée dans ce qu'elle retient. Je ne sais lequel de nos poètes pour peindre la conversation intime de deux amants a dit :

Cachés, et se parlant tout bas, quoique tout seuls. Il savait ce que c'est que l'intimité.

A tout prendre cependant, je me sens un peu plus à l'aise par M. Nettement que par la poste. Je lui remets donc cette lettre. Si vous êtes encore à Londres quand il en partira, il ira vous demander vos ordres pour moi. Vous pouvez les lui donner en sûreté. J'étais sûr que les volumes vous plairaient beaucoup. Si je n'en avais été sûr, je ne vous les aurais pas envoyés. Je ne déteste rien tant que la profanation d'un souvenir. A présent, quand vous reviendrez (car vous reviendrez) je vous parlerai librement de ces deux nobles créatures qui ont tenu tant de place dans ma vie. Il n'y a jamais eu, entre elles et moi, cinq minutes de roman. Je m'éprise le roman. Il a la prétention de surpasser la réalité et il lui est bien inférieur. L'amour vrai l'admiration vraie le dévouement vrai sont très rares, c'est pourquoi les gens qui ne s'y connaissent pas les appellent romanesques. Ils ne le sont pas du tout ; ils sont au contraire, quand ils existent tout ce qu'il y a de plus simple de plus positif, de plus pratique. Seulement il ne faut pas s'y tromper et prendre pour les sentiments-là, les fantaisies qui s'en attribuent le nom. Les feux follets qui traversent l'air s'appellent aussi des étoiles ; mais ils n'en ressemblent pas d'avantage aux étoiles véritables, et celles-ci n'en sont pas moins hautes et fixes parce que des traits de flamme apparente courent et brillent un moment dans les régions inférieures de l'atmosphère. Pourquoi vous parlerais-je aujourd'hui d'autre chose? J'ai le cœur joyeux et profondément indifférent à tout ce qui n'est pas ma joie. J'attendais votre première lettre avec une inexprimable impatience. J'avais soif de rentrer par ce simulacre, en possession de nos longs et doux entretiens. Dans une charmante habitude la première interruption a quelque chose de très amer. L'âme se précipite pour ressaisir le fil qui lui a échappé un moment. Adieu, dearest Princess. Soignez-vous comme vous me l'avez promis. Je serai charmé que vous me donniez des nouvelles ; mais sachez bien que j'aime infiniment mieux autre chose. Adieu. Adieu. Guizot Je suis obligé de rester deux ou trois jours de plus à Paris. Moi aussi, j'ai négligé mes affaires et comme il y en a qui intéressent mes enfants je veux les faire avant de partir. Remarquez mon cachet. C'est celui dont je me servirai habituellement.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-02

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/873>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur78-79

Date précise de la lettreDimanche 2 juillet 1837

Heure10 heures du soir

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationBoulogne

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je rentre de ma promenade solitaire. Il n'y a presque plus personne à Paris, et je ne vais pas chercher ce qui y reste, de bonheur, les affaires ou la solitude. C'est un blasphème de placer les deux mots l'un à côté de l'autre : le bonheur ne doit jamais être nommé que tout seul ; rien ne lui ressemble. Mais sans bonheur, et à défaut de affaires, j'aime bien mieux la solitude que le bavardage des indifférents. Je sais qu'on ne la supporterait pas longtemps, que l'âme s'useroit vite à vivre ainsi à ses propres dépens et de sa seule substance. Mais finis donc la journée, je promène deux heures sans rien regarder, sans rien dire, n'entendant que le bruit de ses pas, n'écoulant que cette voix intérieure qui nous entretient de notre passé ou de notre avenir, c'est assez doux. Dans les affaires mêmes, un peu de solitude est bonne ; il faut, au moins chaque jour, se consacrer tous les jours, se relever que de soi-même, permettre à sa pensée cette liberté insouciante qui lui conserve seule toute son

originalité et la grandeur. Souverneur n'est pas laboureur. On s'habitue à avoir toujours la main sur la charrue et l'autre sur le tillon. C'est un grand vice de notre organisation politique en France que le travail incessant, ce défaut absolu de loisir auquel nous nous sommes condamnés. À faire un tel métier, on se sent devenir machine soi-même, et on tombe bientôt au dessous de sa tâche pour n'avoir pas le ou peu, de temps en temps, la laisser là et n'y plus songer. Je vous assure, Madame, qu'au milieu des plus pressantes affaires, une heure de conversation avec vous, n'importe sur quoi, seroit, tout plaisir à part, le régime le plus sain du monde. À la vérité, ce n'est pas là de la salubrité.

Lundi 3. 10 h. du matin.

Voilà votre lettre d'Abbeville. Je ne l'ai pas sentie aujourd'hui. Que vous êtes aimable! Je voudrais vous le dire à mon plein gré. Mais je n'en ferai rien. Cette lettre n'est cependant pas par la poste, elle vous sera portée par le jeune homme dont je vous ai parlé. M. Nettement, qui au passage vous demandez en Angleterre, et vient de me dire quel partait demain. Au moment, il m'a semblé que, dans cette confiance, je vous parlerais comme nous nous parlions ici. Cela ne se peut; j'y renonce. Les mains étrangères, quelques-unes, qu'elles soient,

les chances limitées de la vie, les choses sortent. Il y a de souffrir avec ou est ensemble, sentiment en fait en entendant le jamais tout entier et du moment d'instinct à être de l'air lequel intime de deux l'achève, et de Il savait ce que

à tout point plus à l'aise de lui remettre à Londres quand son ordre pour en sortit.

Étais sur je n'en avais envoyé. Je ne puis l'oublier. Car vous deviez de ce, deux not

et par labourer les chances lointaines, inconnues, tout cela repose dans
sur la charrette le cœur les choses qui auroient le plus envie d'en-
vies de notre sortir. Il y a un degré de vérité, de liberté, qui
de travail ne souffre aucune entrave. C'est déjà trop, quand
on est ensemble, que la nécessité de rédiger des
sentiments en phrases, et de les envoyer à deux par
on entendait le bruit de sa voix. L'âme ne passe
l'avoir par la jambe tout entière dans cette manifestation extérieure,
et au moment même où elle parle, elle aspire
à être devinée dans ce qu'elle retient. Je
de l'air lequel de nos poètes pour prendre la conversation
toute plaisir intime de deux amans, a dit:
mille. à la

luchés, et se parlant tous bas, quoique tout seuls.
Il savait ce que c'est que l'intimité.

à tout prendre cependant, je me sens un peu
plus à l'aise par m^r Wettemant que par la poste.
Je lui remets donc cette lettre. Si vous êtes encore
à Londres quand il en partira, il ira vous demander
vos ordres pour moi. Vous pouvez les lui donner
en sûreté.

Étais sûr que ces volumes vous plaisaient beaucoup.
Si je n'en avais été sûr, je ne vous les aurois pas
envoyés. Je ne déteste rien tant que la profanation
d'un souvenir. À présent, quand vous reviendrez,
(car vous reviendrez) je vous parlerai librement
de ces deux nobles créatures qui ont tenu tant de

place dans ma vie. Il n'y a jamais eu, entre elles et moi, cinq minutes de roman. Je méprise le roman. Il a la prétention de surpasser la réalité, et il lui est bien inférieur. L'amour vrai, l'admiration vraie, le dévouement vrai sont très rares; c'est pourquoi les gens qui ne s'y connaissent pas les appellent romantiques. Ils ne le sont pas du tout; ils sont au contraire, quand ils existent, tout le qu'il y a de plus simple, de plus positif, de plus pratique. Seulement il ne faut pas s'y tromper, et prendre pour les sentiments-là les fantaisies qui s'en attribuent le nom. Les faux soleils qui traversent l'air s'appellent aussi des étoiles; mais ils n'en ressemblent pas davantage aux étoiles véritables, et celles-ci n'en sont pas moins hautes et fixes, parceque des traits de flammes apparentes courent et brillent un moment dans les régions inférieures de l'atmosphère.

Pourquoi vous parlerais-je aujourd'hui d'autre chose? J'ai le cœur joyeux et profondément indifférent à tout ce qui n'est pas ma joie. J'attendais votre première lettre avec une inexprimable impatience. J'avais soif de rentrer, par le simulateur, en possession de nos longs et doux entretiens. Dans une charmante habitude, la première interruption à quelque chose de

solitaire. Il n'y a rien de plus triste que de ne voir pas les affaires ou les amis. Le bonheur ne doit pas être une chose de rien ne lui restant. L'absence de l'affection que le bavardage ne supporte pas vite à vivre en toute substance. Je promener deux ou trois fois, rien de plus intéressant que l'entretien de soi-même. C'est assez doux de solitude en soi-même, pour soi-même, pour insouciance que

très-amer. L'âme se précipite pour ressaisir le
 fil qui lui a échappé un moment. Adieu,
 dearest Princess. Soignez vous, comme vous me
 l'avez promis. Je serai charmé que vous me
 donniez des nouvelles ; mais sachez bien que j'aime
 infiniment mieux autre chose. Adieu. Adieu.

Guizot

Je suis obligé de rester deux ou trois jours de
 plus à Paris. Moi aussi, j'ai négligé mes affaires,
 et comme il y en a qui intéressent me, enfin,
 je veux les faire avant de partir.

Remarque mon cachet. C'est celui dont je me
 servais habituellement.